

[4 janvier, Wimereux]

[X] 4 janvier 1961. Dix-neuf heures. Wimereux.

Roman terminé. À Braunwald où nous avons passé douze jours. Ski, danses. Y ai fait connaissance, et même, dans remise à skis, un soir, tandis qu'on entendait l'orchestre... C'était avec une grande fille blonde, revue hier à Paris.

Dans l'ensemble, il y eut quelques bonnes séances dans ce coquet village, perché, sans routes, lié au monde par un funiculaire.

Nombreuses chutes en ski. Réveillon joyeux. Sur le balcon de notre chambre, emmitouflé dans ma fourrure, ai donc terminé la *Rencontre des absents*, [X] qui se passe sous le soleil du Midi. Qu'en sera-t-il ? Le monde pourtant y est contenu.

Mes parents sont en Israël, depuis le 25/12. Donc, un voyage pas mal. Et nous sommes de nouveau ici, où la mer rugit. Et j'aime pour le moment cela.

[7 janvier, Wimereux]

[X] 7 – 1 – 61. Vingt heures. Wimereux.

Lourd cafard. Fais au lycée des cours à des cons. Ne suis même pas agrégé. Crème de raté. Ai honte en même temps de mes idées de con. Tout se ligue insidieusement : j'avais peut-être Dieu en moi et l'ai laissé passer. Chaque souffrance est tellement particulière qu'on ne croit jamais que c'est la vraie souffrance, puisqu'elle ne ressemble à rien de connu. Pourtant on la sent quand même et c'est toujours un décalage.

Pourrai-je sortir de moi Le Livre ?

Quand je pense aux autres...

Tantôt on est trop loin de la vie qu'on voudrait vivre, tantôt trop près de la mort qu'on voudrait éviter. Merde. Rien n'est normal : souffrir, ne pas souffrir. Ou alors l'état normal c'est l'état moyen, horrible. Et toujours à déconner. [X]

Bien. Ne pas insulter le roman que je viens de finir. Il vaut. Oui, sans aucun doute, malgré défauts, il vaut. C'est la trame même de nous. Et ce petit Wimereux, dans la nuit, envouté par la mer

[6 avril, Wimereux]

6 – 4 – 61. Wimereux. Dix heures trente.

Il est temps, grand temps de combler ce vide de trois mois : il y eut un tas de choses et d'abord : voyage en Russie. Mon père m'a emmené comme secrétaire, (Marcelle est restée là) et ce fut fameux. Hôtel, les rues, la foule, à Moscou et Leningrad. Impression de rêve. Y ai eu deux...

Vu : Leningrad, ses palais verts du bord de l'immense Neva. Partout : trottoirs pleins d'une foule très « populaire » et chaussée vide. L'Ermitage. Cette âme à fleur de peau chez les gens. La queue partout. Et certaines pauvretés, les vitrines, tous les contrastes. On dirait une grève des transports continuelle. De plus : en catégorie luxe, voiture, chauffeur et guide, chaque jour, et ni mes parents ni moi ne nous en servions. Voyage de retour seul, par Copenhague : bref, voyage fameux. Et cette ambiance russe : infini de plaines et de bois. De neige.

Ici : ignorance maman, Marcelle. Et comme ça, ça va. Le reste : emmerdements. L'administration renâcle devant mes nombreux congés de maladie ; refuse de me payer le dernier mois.

Heureusement que mes parents donnent, et que l'affaire de mon père se soit ainsi énormément développée.

Ai été voir Madame Duroy qui s'est souvenue de moi (ENSET) et va me pistonner pour obtenir un poste dans une université étrangère. Certes, pourrais rester sans rien faire, mais ne m'y décide pas pour le moment.

Manuscrit : porté chez Kanters. Les deux premiers lecteurs l'ont dit exécration, plagiat de Beckett. Est-ce possible ? Ces bandes de merdeux me comparant à un minus avec qui je n'ai rien à voir, inouï ! On croit rêver. Quelques aventures. Ai commencé un nouveau roman.

Et toutes ces choses qui se refusent...

[13 avril, Paris]

13 – 4 – 61. Onze heures.

Rien de Denoël : au lieu d'aller en progressant, je vais en rétrécissant. Inouï. Printemps de Paris : c'est crever d'attente qu'il faut dire, car : rien, rien nulle part. Ni réussite sociale, ni intellectuelle. Vis simplement aux crochets de mon père qui a réussi à monter son affaire. Qui parle de mes livres ? Et le mépris flagrant de l'éditeur pour mon manuscrit actuel ! Il y a... oui, il y a quelque chose.

Certes : je vis bien, mais moi, le moi, con, triple con. C'est à se cogner la tête. Il n'y a peut-être rien dans ma tête ? Comment pourrai-je jamais croire que quelque chose soit enfin mis sur les rails ?

Dire que depuis mon enfance, je bégaye l'absolu. Les mêmes lignes et lignes. Et rien ? Rien.

[25 avril]

25 avril 1961. Midi.

Impression saisissante de faire fausse route sur le roman que j'ai commencé. En dépit des bonnes choses, l'ensemble me paraît genre impasse. Pourquoi ? Manque de souffle ? Je ne crois pas. Mais que veux-je exprimer ? L'état d'âme vacant et l'horreur d'un certain soubassement des choses : les camps. Mais est-ce valable ? J'ai peur du gonflage, de la « fresque pour fresque ». Pour le moment, il me faudrait peut-être m'en tenir au genre court, dense, et en tout cas à prolongements inévitables, plutôt que « prévus ».

Or : un fait divers vient de me frapper : un frère tue son frère atteint d'un mal incurable. Égoïsme et désespoir, et ça m'envoûte.

Je vois : un énième-vieilli, raté et riche : il avait quelque chose qui n'est pas raté. Sa mère seule l'a vu, ce quelque chose. Elle s'y est sacrifiée. Lui, s'est plu au rôle d'idole, et a continué à détruire autour de lui. Mais soudain il ne peut plus se supporter, et exige de son fils qu'il le tue. Un fils qu'il a abandonné toujours.

Or, s'il peut détruire, c'est-à-dire force, etc., c'est qu'il n'y a de dépassement, de splendeur dans la vie que dans un certain non-sens de la trouvaille et de la perte. C'est le sceau d'un certain attrait.

Puis : putsch à Alger. Donc, nouveaux événements, relations coupées. Nuits d'alerte ici par crainte des parachutistes. Et on attend.

Enfin : roman refusé par Kanters. Mais Alain le prend à Calmann-Lévy. Quand même : les temps ont changé. Alain aime la *Rencontre des absents*. Pourvu, pourvu que j'exprime le Monde.

[27 avril (1), Paris]

27 – 4 – 61. Dix heures.

Putsch écrasé hier matin, sans effusion de sang. Admiration pour De Gaulle : l'alerte avait été chaude, surtout la nuit du dimanche à lundi, où la population avait été invitée à descendre telle quelle dans la rue, pour arrêter les paras : enfin, tout est bien. Entre temps ai lu à Marcelle mon chapitre : ça ne va pas du tout. Pas du tout. Vais être obligé de changer – en attendant – des chapitres intermédiaires. Remue... des idées, ou du vent ?

Merde.

[27 avril (2), Paris – Carnet bleu]

Paris 27 – 4 – 61. Dix-neuf heures.

Dans roman, faiblesse en chapitre milieu : description trop longue du jour de victoire. Sans intérêt, Marcelle a raison. Le changer. De plus : je veux quoi ?

Sortir de l'enfance, oh ! M'avoir. Passons.

Georges : néant originel, vu l'horreur du Vingtième siècle. Prêt à s'accrocher à n'importe quoi. Et doit – pour s'en sortir – ressembler aux Bourreaux qui ont horrifié ce siècle. Il cherche Van Horn, le salut.

Et V. H. ? « Difficile de voir le néant. »

Que fera G. Marié ? A femme malade ? Elle monologue, et G. subjugué par beau-père ? Puis par Van Horn ? Influençable. Et sa jeune femme, torturée, ex. héroïne malade. Conflit pour aller du néant à quelque chose qui en est pourtant tellement proche.

[1^{er} juin, Paris]

1^{er} juin – [19]61. Vingt heures. Paris.

Ça va mieux. À l'extérieur : sorte de vague paix, Kennedy est à Paris, va à Vienne voir K[hrouchtchev]. Bien. En moi : vagissements. Ai repris les chapitres intermédiaires du roman. Ces temps derniers, rien et tout : épreuves con de l'agrég (dernière année où je me présente).

Reprise, correction de *Rencontre des absents* demandée par Alain. Et puis : lectures, bachotages de vieux français pour l'agrég à laquelle j'espère n'être pas reçu (vu le mois de juillet !). Tout ça, évidemment paradoxal, mais : baroud d'honneur, mot à la mode.

Ai-je dit avoir – avant Noël – revu M. D. ? L'ai attendue devant sa fenêtre du rez-de-chaussée, elle m'a vu, sommes allés deux fois à l'hôtel. Puis, plus rien. N'ai plus écrit ; ensuite, elle n'y a plus répondu. Et voilà. Ai eu nombreuses « choses » ici et là. Entre autres, cette vieille histoire, traînant sporadiquement depuis l'époque instituteur.

Samedi : départ pour Tunis. Cette année, vacances dès juin, vu la semaine offerte par le Club Méditerranée pour les séjours en juin. Au fond, on en profite, puisque, ensuite en perspective : Midi (serai sûrement recalé à l'agrég, à moins que ces cons ne soient capables de me recevoir), puis Yougoslavie, Grèce, Turquie (là de nouveau, par le Club). Donc, grandes vacances.

Pour fin septembre, sortie de la *Rencontre...* Est-ce que tout pourrait démarrer ? Ici, tas de choses sous silence : quelques voyages, démêlés avec mon administration, venue des Bastien et Chaussamy à Wimereux, et tous en Belgique : ce fut bien.

[28 juin, Paris]

28 – 6 – 61. Onze heures. Paris.

Recopie page écrite à Tripoli :

« 23 – 6 – 61. Tripoli.

Merveilleux voyage. Ruines de Şabrātah et grandioses de Leptis Magna. Port antique et aujourd'hui désert. Ville immense.

« Tripoli : les trois villes. Le port endormi et dessous la courbe de la vieille ville avec ses terrasses, coupoles, minarets, se pressant sur le bord de l'eau. Magnificence endormie. Bizarre Libye.

« Coup dur avec Calmann[-Lévy] : il ne me prend que si je me dégage de Denoël. Mais comment ? Ai écrit à Rossignol. Autrement : épatant au Club. Succès de mes chants. Au centre de l'île, la Ghriba, synagogue de mille neuf cents ans, où des Juifs sortis de la Bible, somnolent et prient. Mais entente parfaite avec les Arabes.

« Et toujours soleil, palmes, sable. Ce matin à cinq heures, le muezzin. Ah ! Repenser ces ruines. Je me suis baigné dans ce port antique. »

Voilà. Dès hier, mon arrivée, téléphonai à Rossignol qui va téléphoner à Calmann[-Lévy]. Puis Alain. Faudrait régler tout ça.

Paris me semble frais, après Tunis. L'ensemble a été magnifique. Tout à l'heure, rendez-vous avec ma maman au Queenie, pour déjeuner (Madeleine).

Repense à mon roman en cours. « Grosse affaire ! »

Quel est le sens ? Van Horn veut la vérité. Georges veut la chercher. Jeter la première pierre c'est parvenir à quelque chose d'irréalisable. Bien. Le monde n'est qu'un plagiat. Répétitions. Mais c'est risquer de se détruire, entièrement. Van Horn le faux-prophète. Georges : son reflet vrai. Il y a en nous le personnage que nous voudrions être. Souvent on le hait. Dépasser les autres ou se dépasser soi-même ? On hésite ? Tout est dépassement est monstrueux, toute médiocrité vous fait périr.

[23 septembre, Paris]

23 – 9 – 61. Vingt heures.

Ai honte. Vais retravailler, reprendre un poste, car mon père que j'ai vu hier me l'a persuadé [*sic*]. Certes, n'ai pas l'agrég et touche énormément du bureau et de ma mère. Mais est-ce bien de couper tout contact ? Donc, reprends un poste si l'on veut de moi.

Autre chose : je deviens dispersé, et ai peur. Vais-je tout rater ? Ma force existait, et alors ? Et maintenant ? Traîne... Attardé... Et rien à mon âge. Je promettais, et à présent... Le comble de la mauvaise foi.

[9 octobre, Paris]

9 – 10 – 61. Vingt-trois heures.

Je veux faire ce que personne n'a jamais fait : faire, par mon œuvre, vaciller l'homme. Pas à première vue, peut-être, mais est-il possible de ne pas sentir en moi ce quelque chose d'où tout provient ? À la fois infime et titanesque, et plus même, en dehors de toute technique et voie ?

Autour de moi en tout cas (Marcelle ce soir), qu'une vague prémonition, et encore ! Pas même !

[13 octobre, Paris]

13 – 10 – 61. Dix-huit heures.

Viens à la *NRF* de voir Thomas, Henri Thomas avec qui Gide m'a fait faire connaissance en 1938. Depuis lors, quel long chemin parcouru à faire du sur-place ! Passons... De toutes ces promesses, quand même... Lui ai passé mon manuscrit. Il m'a parlé. Nous sommes allés au café des E.U. et de la [illisible].

Quelques formules assez lapidaires et désabusées.

[17 octobre, Paris– Carnet bleu]

17 – 10 – 61. Midi.

Arènes de Lutèce où je cavais étant gosse, quand nous habitons à l'Hôtel des sports, à peine débarqués de Belgique ! Et aujourd'hui : mes parents emménagent parc Monceau, nous, voiture et depuis hier (!) maison à la campagne ! Tout ça, grâce au travail acharné de mon père.

Rêve. Ressasse. Mes écrits, qui ne donnent toujours rien. Prudence et absence entre ma mère et Marcelle. Connaissances.

Ai demandé un nouveau congé. Et écris. Et pour le troisième roman, rien. Dois revoir Thomas.

Je... et la suite...

Gueuler le murmure

Murmurer le cri

Silence intolérable parce qu'il sonne faux. Même ce silence qui sonne. Les gens ne s'y trompent pas : dès que je me tais ils ont l'air d'écouter. Il y a silence et silence. Celui du pauvre type n'est pas le mien, c'est matériellement impossible. Maintenant un automne rouille, l'automne des automnes, sous forme de feuille flottant sur le canal, s'est posé dessus. Sur mon silence. Il en frissonne et ne va pas. Je le connais. Tarder à se faire entendre. Quand même ! Le moindre susucre que lui jette la nature !

C'est de ma faute : je le provoque mon silence. À force de lui parler. Je l'asticote. Faux-jeton.

[22 novembre, Paris]

22 – 11 – 61. Dix-neuf heures trente.

Thomas trouve mon roman assez extraordinaire ; l'a passé à Arland. Depuis plus d'un mois, nous nous voyons chaque semaine dans un des cafés proches de la NRF. Lui ai donné mes vers. Que sortira-t-il de tout cela ? J'avoue que l'enthousiasme de Thomas me remonte.

Avons acheté une fermette à Dordives. Mon père me la paye. Les meubles de la rue Taitbout vont là-bas. Beau coin. Superbe promenade le long du canal. En janvier, l'architecte commencera les travaux.

À part ça, ma mère a souvent le cafard quand elle est seule à Paris. (Ce qui arrive quand mon père va se reposer à Nice, seul, puisqu'il marche toute la journée.) Depuis l'histoire d'Étretat, plus de réunions, sauf une ; j'allais, moi, la voir ; évidemment, mais plus de « réunion familiale ».

Et les torts ? Certes, côté Marcelle, puisqu'en plus du reste, les sommes que donne ma mère. D'un autre côté, une certaine dictature de la tendresse – était certes un peu excessive – et de la présence – d'où ce mouvement d'horreur parfois de Marcelle. (Cela va-t-il s'arranger ? Vague essai.)

Du Ministère, mesure de radiation si je ne rejoins pas mon poste. Laisse courir pour le moment. Et souvent, pense au voyage de cet été : Turquie d'Asie, par exemple, ou ces paysages grecs et yougoslaves ? Ou bien, en juin, la Tunisie ? Pas à dire : toutes ces choses.

Thomas m'a présenté à Brice Parain, l'un des dirigeants de Gallimard, à propos des traductions de russe. Premier essai a l'air de vaguement marcher.

Et le reste ? Écris. Déjà sept cents pages de mon nouveau roman, commencé en janvier dernier. Le monde. L'étreindre, le serrer encore plus fort.

[5 décembre]

5 – 12 – 61. Nuit.

Cours voyage Hollande. Hambourg, comme ça, pour voir. Thomas a eu le prix Femina et on parle beaucoup de lui. (J'aime son *Promontoire*, mais... suis tout le temps occupé de moi.) Tu ne fatigues pas, dis, à te mâcher comme un chewing-gum ; ça ne doit plus avoir de goût ! Ma mère m'a rappelé qu'en 1938, avec Thomas, j'étais... oui, c'est vrai, j'étais ce que je suis encore aujourd'hui : idiot. J'avais peur qu'il me plagie, etc. etc. Je voulais, à son âge, arriver à plus ? Tu parles ! Arriverai-je, fut-ce à moins ? Arriverai-je, tout court ?

Oh ! J'arrive à pas mal de choses dans le domaine de la saleté : exemple : connaissances par ci, par-là, (ou féminine), essai perfide de s'introduire « dans l'âme », comme ça, pour voir. Et chaque fois, en une seconde, la sincérité d'une seconde. Voilà à quoi – péniblement d'ailleurs – j'arrive. Mais le reste ? La vraie réussite sérieuse, pénible ? Rien. Ni agrég ni tirage, ni carrière. Bien sûr, maintenant, après cet énorme crochet de 1938 à 61 (est-ce possible ?) Thomas me protège. (Gide avait dit en nous présentant il y a vingt-cinq ans : cela vous servira.) D'ailleurs, Thomas aime un roman : *Jojo*... Mais les autres ? En tout cas, il veut tout faire : publier mes poèmes, etc. Il y a en lui quelque chose – peut-être la transfiguration du passé – dont je ne m'aperçois d'ailleurs qu'au moment où j'ai besoin de lui et où il m'apprécie.

De plus : mieux vaut taire ce que je pense de l'Art en général, et de l'Esprit, Création, etc. Mieux se taire, car mon rôle dans tout ça ! Excès de richesses a dit Thomas.

À force de durer, même le noir devient gris.

[23 décembre, Paris]

23 – 12 – 61. Midi.

C'est l'Esprit qu'il faut pulvériser, et la carcasse qu'il faut laisser intacte. Les Boches ont fait juste le contraire. Je trouve que le corps est sacré, que le corps est une perfection, et qu'il est la limite « allant de soi » de ce qu'il est permis et défendu de faire. La vie est le seul « endroit » où le corps et la matière l'esprit peuvent s'affronter. Refuser le combat (quelles qu'en soient les proportions et les formes) c'est vivre au rabais. Ils sont heureux ceux qui vivent au rabais. Ce qui nous venge d'eux, c'est l'inférieur rythme quotidien qui les emprisonne. Pour eux, la première pensée en simili est déjà un mur infranchissable.

De même se rabaisent ceux qui obligent les autres à se rabaisser. Paradoxalement la force, la puissance détruit plus le bourreau que la victime. Car la victime aura mené son combat. Le vrai combat est le contraire du massacre. Les massacres ont droit à un « souvenir » des corps survivants, et c'est peut-être pire que le reste.

Je propose de faire de chaque élément sur lequel on se « cogne » une zone bien déterminée. Existe ce sur quoi on bute, dans quelque domaine que ce soit. On bute sur le corps, par exemple, et cela crée immédiatement une zone, bien épaisse, où il y a son corps, ceux des autres, leur indépendance, leurs interactions, et par conséquence l'espace et le temps. Nos gestes créent l'Espace, le délimité ; il est ce qui est extérieur à nous, et il y a autant d'Espaces que de gestes. Je tends mon bras : il n'est pas dans l'espace, qui n'est rien et qui s'appellerait néant si les arbres ne s'y décomposaient pas. L'Espace est donc bien une création artificielle, par irruption d'un corps dans un néant.

Le corps se subdivise ; se ramifie en mille gestes, c'est-à-dire, crée entre chaque espace, des intervalles : c'est le temps. Si nous faisons tous nos gestes d'un seul coup nous ne connaîtrions pas le temps. Autrement dit, si nous faisons tout d'une façon simultanée, il n'y aurait ni Espace ni Temps. La difficulté entre le minéral et le vivant, c'est que celui-là est une simultanéité, et celui-ci une anti-simultanéité.

C'est donc l'impuissance à nous « faire » d'un seul jet qui nous conduit à créer l'Espace et le Temps, ces résilles. Je propose de boucher là cette première zone, celle qui émane de la première limite, les corps, points avancés de la création. Toute la Science n'est qu'une tentative de remonter à l'impulsion initiale en vainquant l'Espace et le Temps.

Mais je bute bientôt sur un autre obstacle : mon Esprit. Il ne s'agit pas ici, de le définir, mais de l'éprouver. Et ce que j'éprouve, ce sur quoi je me cogne, ne ressemble en rien au premier obstacle. En effet, tandis que mon corps s'éprouve comme masse différenciée ; mon Esprit s'éprouve comme une masse compacte indifférenciée, monolithique, capable, elle, de se « faire » en un seul jet, et pouvant donc s'abolir de [*sic*] l'Espace et du Temps. L'Esprit est capable de régir simultanément, comme la matière inerte ; et ainsi notre Esprit est beaucoup plus proche d'une pierre que notre corps, et il y a moins de différence entre la pierre et l'esprit qu'entre notre propre corps et notre esprit.

Il y a donc, deux simultanés, deux puissances libérées de l'Espace et du Temps : la matière brute. L'Esprit humain. Ces deux puissances sont séparées par une même pellicule peu puissante, friable : le corps humain.

L'Esprit, puisqu'on y bute, doit aussi avoir sa zone : son Esprit à soi, celui des autres, les combats de frontière avec la zone du corps, et aussi les échanges. Nous verrons ensuite les conséquences de ces éloignements et de ces rapprochements. Y a-t-il, après l'Esprit, une autre limite sur laquelle nous butons ?